

Maurice Richard, Jean Béliveau, Jacques Demers

Renald Bérubé

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2006). Compte rendu de [Maurice Richard, Jean Béliveau, Jacques Demers]. *Lettres québécoises*, (122), 51–52.

☆☆☆☆

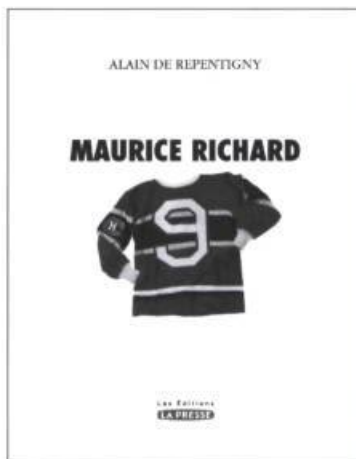
Alain de Repentigny, *Maurice Richard* (préface de Stéphane Laporte), Montréal, La Presse, coll. « Passions », 2005, 126 p., 35,95 \$.

(Se) raconter, raconter l'Autre : Maurice...

Incipit auquel il est difficile de résister même si on n'est pas sûr qu'il soit du meilleur goût : les trois livres dont il s'agit ici, un trio ou un tour du chapeau ? Certitude par ailleurs : ces trois ouvrages, chacun à sa façon, soulèvent ce qu'on appelle les questions auto et biographiques.

Au moment où le film *Maurice Richard* — Maurice Richard selon Ken Scott, Charles Binamé et Roy Dupuis — est présenté dans une multitude de salles au Québec, le très beau livre d'Alain de Repentigny, texte et photos, rappelle (donne à voir en particulier) et fait revivre à la fois les exploits de Richard et ce que « Maurice » a représenté pour le Québec, depuis les années quarante jusqu'à son décès en 2000, fidélité qui en dit long.

Alain de Repentigny, actuel directeur des divers cahiers culturels de *La Presse* après avoir été directeur à la section des sports, fut aussi l'« écrivain » de Maurice selon le mot de ce dernier, « un mot plus romantique que "nègre" ou "fantôme" » (p. 18), c'est-à-dire celui qui, de 1985 à 1994, écrivait dans *La Presse* la chronique dictée par... la



Fusée ou la Roquette ? (Car il est ironique que le surnom de Richard, athlète qui a incarné — comme malgré lui, parfois — le Canada français, soit de langue anglaise, *Rocket*; il lui a été donné par un coéquipier — ils n'étaient pas nombreux les francophones, dans les années quarante, chez les Canadiens dirigés par Dick Irvin père.)

Le livre d'Alain de Repentigny est un objet magnifique : qualité du papier, mise en pages, sélection des photos, etc., tout concourt à saluer le numéro 9, à souligner l'admiration qu'il a suscitée. « Livre-hommage », affirmait à juste titre le communiqué. La collection nommée « Passions » — il l'éternelle, de fait —

dans laquelle il est publié traduit bien le *modus vivendi* du hockeyeur Richard, la métaphore la plus connue de cette passion étant le célèbre éclat de ses yeux. Livre qui n'est pas une biographie, mais plutôt le témoignage rendu à Maurice par son « écrivain » : la relation, par le biais des points de vue de l'auteur et des citations de Richard, d'une amitié à la fois professionnelle et personnelle. Sans oublier l'histoire que racontent les photos tirées des archives de *La Presse*, celles de Roger Saint-Jean en particulier. Oh ! l'émotion renouvelée, pour qui a vécu son adolescence dans les années cinquante, à revoir les photos des pages 39 (la danse avec Elmer Lach en avril 1953) et 55 (cette photo fit jadis la couverture d'une livraison de *Sélection*), et pour qui la fragilité humaine est objet de réflexion continue, à comparer les photos de la première épouse de Richard, pages 51 et 109 !

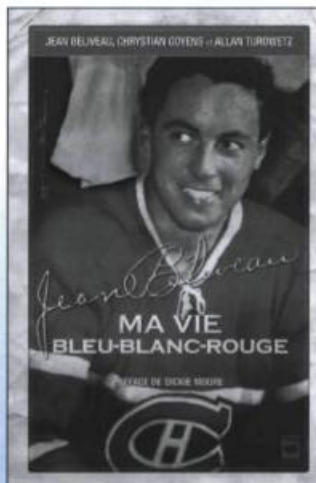
☆☆☆1/2

Jean Béliveau (avec la collaboration de Chrystian Goyens et Allan Turowetz), *Jean Béliveau. Ma vie bleu-blanc-rouge* (préface de Dickie Moore), Montréal, HMH, 2005, 358 p., 24,95 \$.

(Se) raconter, raconter l'Autre : Jean

Il ne s'agit certainement pas d'un hasard si, dans *Jean Béliveau. Ma vie bleu-blanc-rouge*, le premier chapitre et l'encart de photos qu'on trouve au centre du livre s'ouvrent, ou presque, sur des propos et des clichés touchant le décès de Maurice.

On se le rappelle : Béliveau, au moment du décès de Richard, venait d'apprendre qu'il devait lutter contre un cancer. À sa manière discrète, Béliveau salue ainsi une icône qui fut son capitaine en port de flanelle CH. Richard et Béliveau : le feu et l'eau, la passion et la raison, les uns et les



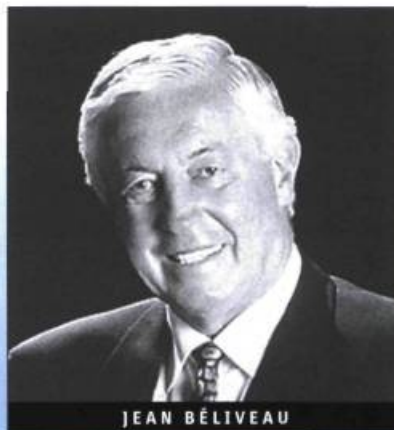
autres termes étant dans ce cas également mélioratifs. Cette *Vie bleu-blanc-rouge* constitue, dans une large mesure, une seconde version ou une mise à jour de *Jean Béliveau. Une époque, un regard* publié chez Libre Expression-Art Global en 1994. Dans les deux cas, il s'agit d'une traduction de l'anglais : due aux soins de Georges-Hébert Germain en 1994, de Christian Tremblay en 2005.

Amateur de hockey (dont le premier héros, et comment donc, fut Jean Béliveau) d'une part, littéraire fortement intéressé par les récits auto et biographiques d'autre part, je me vois ici contraint de choisir, l'espace

imparti au chroniqueur étant ce qu'il est. Je sacrifie, non sans mal, l'amateur de hockey, je privilégie, non sans plaisir, le littéraire : de quoi donc s'agit-il, d'un point de vue générique, quand on lit *Jean Béliveau* (l'écriture du nom étant aussi un autographe) *Ma vie bleu-blanc-rouge*, et surtout quand on a lu auparavant (on est *groupie* ou pas) *Jean Béliveau. Une époque, un regard* ? Car le livre de 1994 se présente nettement comme une biographie rédigée par Goyens et Turowetz, ce qu'il est, alors que le livre de 2005, selon sa couverture

qui place sur un même plan les noms de Béliveau, Goyens et Turowetz, pourrait laisser croire... quoi au juste? D'autant que le nom Jean Béliveau est repris en autographe dans l'intitulé de l'ouvrage...

Dans les faits, il s'agit bel et bien d'une biographie, à la rigueur d'une autobiographie *written with* ou *as told to*, ainsi que l'écrivent les ouvrages de langue anglaise de ce genre. S'il faut appuyer encore davantage ce point de vue, soulignons que Goyens et Turowetz ont fait paraître, en 1986, *Lions in Winter*, publié en français la même année aux Éditions de l'Homme sous le titre *Les Canadiens de 1910 à nos jours* (traduction de Jean Prévost, avec la collaboration de Dominique Boucher et Sylvie Robert). Or, on peut lire dans *Ma vie bleu-blanc-rouge* « on nous appelait "les lions en hiver" et au moment de



JEAN BÉLIVEAU

publier la première version de cet ouvrage en 1994... » (p. 21) : de quel « je » s'agit-il donc dans *Ma vie bleu...*? de celle d'un « lion d'hiver » qui joua pour les Canadiens entre 1950 et 1970? D'autant plus — le *groupie* n'est jamais loin, même quand il cause littérature — qu'il est bien difficile d'accepter (chapitre 4) que soient comparées les raisons qu'avait Béliveau (le Gros Bill, en langage populaire d'alors) de rester à Québec (avec les As) après ses années de hockey junior, et celles d'Eric Lindros (*big E*, en langage anglophone d'aujourd'hui encore) de refuser de jouer pour les Nordiques. S'agissant de la façon de se comporter, Béliveau et Lindros n'appartiennent pas à la même classe.

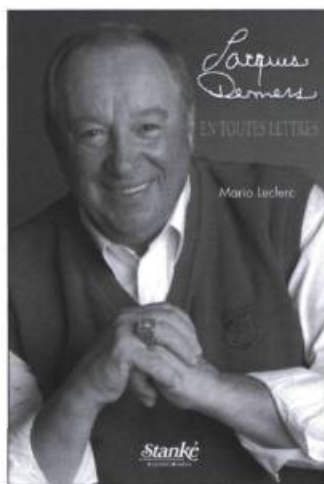


Mario Leclerc, *Jacques Demers en toutes lettres* (préface de Bertrand Raymond), Montréal, Stanké, 2005, 584 p., 29,95 \$.

(Se) raconter, raconter l'Autre : Jacques

Transition : Jacques Demers a été l'entraîneur des Nordiques de Québec entre 1978 et 1980 (donc, à la fois, transition n'est-ce pas, dans l'AMH puis la LNH) et des Canadiens de Montréal de 1992 à 1996, remportant avec ces derniers la coupe Stanley en 1993, la dernière de la Flanelle chérie à ce jour.

À quoi il faut ajouter que Demers a remporté, en 1986-1987 et 1987-1988, comme entraîneur des Red Wings de Detroit (les ennemis de mes jeunes années), le trophée Jack-Adams (ce monsieur, directeur général des Red Wings dans les années cinquante, n'a certes pas aidé Maurice : Gordie Howe jouait à Detroit) à titre « Inhien » d'entraîneur de l'année, hommage(s) amplement mérité(s). Quand vous êtes amateur de hockey et littéraire, comment résister à l'intitulé *Jacques Demers. En toutes lettres*? Et puis vous apprenez que Demers est en quelque sorte un illettré qui éprouve bien des difficultés à lire et à écrire, qu'il a, toute sa vie durant jusqu'à cet ouvrage, tenu au placard l'aveu de ce trou noir, question de mener sa vie selon les normes reconnues, sans par ailleurs maîtriser lesdites. Or il a réussi, multipliant les feintes tout autant que ses meilleurs attaquants ou défenseurs! Jacques Demers à l'enfance difficile, telle celle de Joe



MARIO LECLERC, JACQUES DEMERS

Torre des Yankees de New York, Jacques Demers qui, ne sachant écrire, a compris qu'il importait de causer pour compenser, Jacques Demers qui a eu cette idée qui, aujourd'hui encore, me semble géniale : obliger ses joueurs à un exercice matinal pour leur faire prendre conscience de la situation privilégiée qui était la leur. Et ici tout est clair : Mario Leclerc, biographe attentif, raconte Jacques Demers qui ne sait guère écrire, mais qui cause et cause et cause, tout autant

qu'à la télé quand il commente un match! Un livre chaleureux, plein de petits faits éclairants (les raisons de son départ de Québec, chap. 14); et Demers, à sa façon coutumière, qui tient à rendre à chacun ce qu'il lui doit, attitude si peu courante de nos jours...

Maintenant je me permets de décerner des étoiles, ce que tout amateur de hockey connaît depuis des temps immémoriaux, tout autant qu'il connaît les trios ou les tours du chapeau également célèbres : Richard, 4 étoiles; Béliveau (le livre, on s'entend) 3,5; Demers, 4. Et l'amateur se souvient de toutes ses réserves, eu égard au choix des étoiles de ce match-là.

Visitez le site de **Guérin éditeur**
www.guerin-editeur.qc.ca